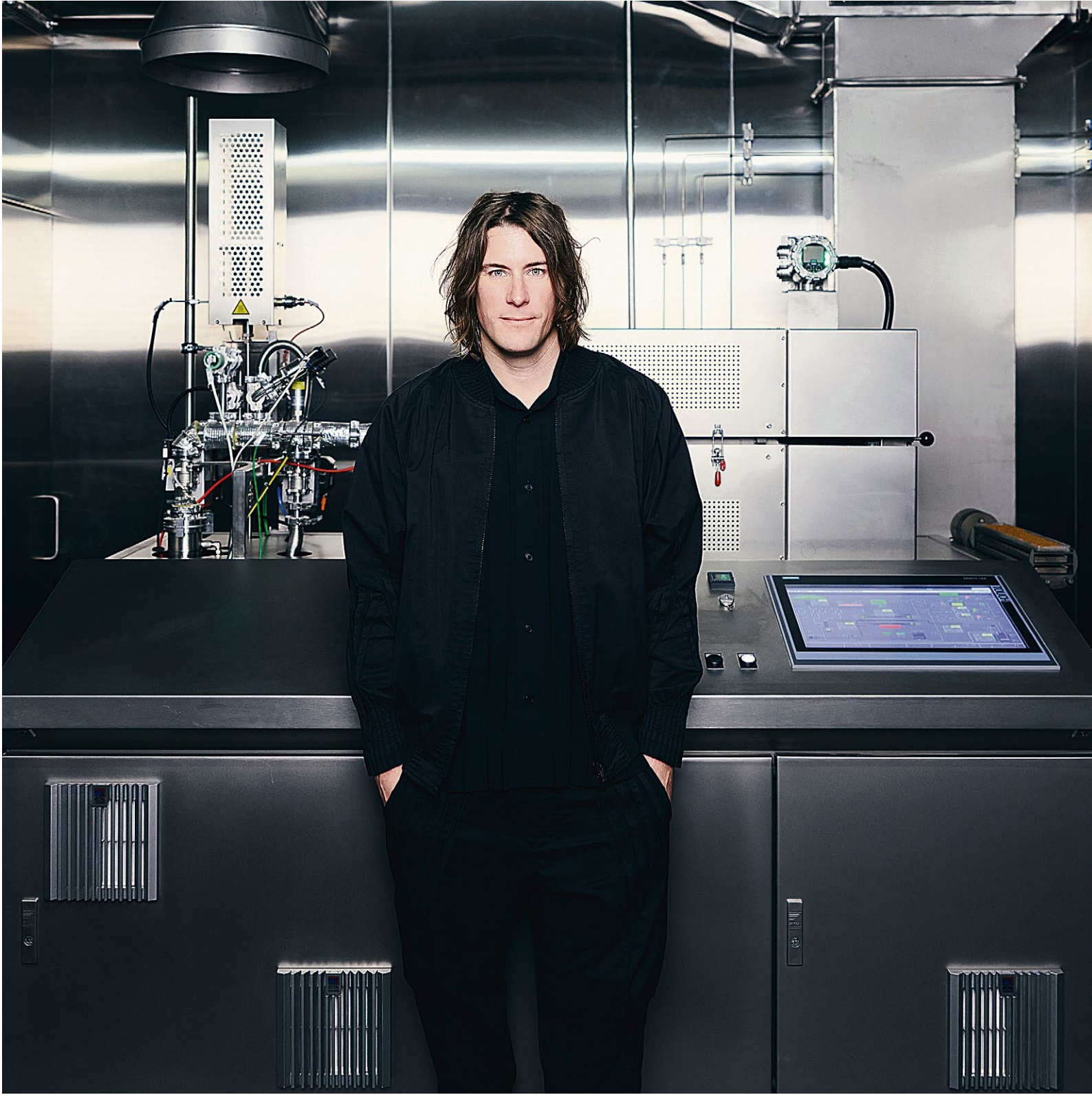




(ZURICH, 22 MAI 2025/MONA/JESSE HUNNIFORD)

Julian Charrière

Artiste planétaire

Le Morgien, installé à Berlin, parcourt le monde. Il invente des formes pour traduire les émotions qui nous saisissent lorsque nous éprouvons les éléments

ÉLÉONORE SULSER

Julian Charrière dilate les espaces et le temps. Son travail, souvent immersif, s'adresse à nos corps, à nos émotions, à la mémoire de nos cellules. Il nous projette vers des océans, des îles, des abysses, des volcans, des forêts, des banquises, vers une nature immémoriale mais menacée par l'action humaine. Ses installations, sculptures, films, vidéos, photos évoquent les premiers temps, les premiers paysages. Mais s'il partage ses émerveillements, il interroge l'influence de nos imaginaires et de nos actes sur ces milieux.

Pêche et ornithologie

Son actualité d'artiste est comme ses passions: large. Il expose à Genève à la galerie Olivier Varenne, mais on l'interviewe par téléphone – il vit et travaille à Berlin, d'où il ne va pas tarder à repartir. «J'ai des expositions à Genève, en Tasmanie, à Venise et à Mexico, bientôt à Los Angeles. De nombreuses expositions personnelles ou dans des institutions, et puis quatre monographies à paraître. C'est une année de folie!»

Avec Olivier Varenne, galeriste genevois et directeur des acquisitions du

Mona en Tasmanie, il a travaillé à la fois à Genève et en Australie. Au Mona, il a conçu *Breath*, une œuvre permanente qui remonte les temps géologiques sur 2,4 milliards d'années pour retrouver dans la roche de très vieilles molécules d'oxygène –

«Je pars, généralement, d'un moment intime. D'une rencontre avec un paysage, un écosystème, un sujet. Il se crée alors une certaine alchimie»

l'œuvre la plus complexe que j'aie créée jusqu'alors». A Genève, il dialogue avec l'artiste de l'Arte povera, Jannis Kounellis (1936-2017). Pourquoi lui? «Parce qu'il a tout un rapport à la matière, à l'individualisation mais aussi à l'industrialisation durant la seconde moitié du XXe siècle. Mon travail porte sur l'industrialisation à l'échelle planétaire et sur les changements systémiques qu'elle induit. On peut y voir une espèce de prolongation, même si je ne travaille pas comme les artistes de l'Arte povera.»

Julian Charrière, né en 1987, a grandi à Lully, près de Morges. Une enfance qui compte dans son travail? «Il en reste beaucoup. Pouvoir être sur le lac, dans le lac, au bord des rivières, dans la montagne et la forêt, c'est un privilège que nous avons en Suisse.»

Il évoque son grand-père, son oncle, paysans, vignerons, «toute une partie de la famille travaillait avec la terre, les saisons, le paysage et avec le vivant». Enfant, une malformation de la hanche le contraint à une certaine immobilité. Pas de foot ou de basket, plutôt de la pêche en ruisseau et de l'ornithologie en forêt. «Je me suis retrouvé souvent immergé dans la nature. J'ai fait beaucoup d'activités de ce genre, pas forcément passives mais plus lentes. Observer n'a rien de passif, il faut être extrêmement attentif.»

Au Gymnase de Morges, il se souvient d'un professeur de philosophie, lui aussi artiste, Massimo Furlan. Une rencontre «très importante» qui a compté dans son choix de devenir artiste. «J'avais plein d'idées, d'envies, de choses qui m'intéressaient. J'en avais tellement que les Beaux-Arts, c'était peut-être une façon de ne dire non à rien. J'avais compris qu'en tant qu'artiste on peut finalement faire ce qu'on veut.»

Il étudie un an à Sierre à l'ECAV, choisie pour ses paysages plutôt que l'urbaine ECAL. Mais il prend le large et quitte la Suisse pour étudier à Berlin où il rencontre Olafur Eliasson, un artiste qui «s'intéressait beaucoup aux phénomènes naturels et à la façon de les transcrire dans les espaces d'expositions». Si Julian Charrière cite le land art mais aussi l'Arte povera parmi les mouvements qui l'ont nourri, il souligne l'importance de l'Institut für Raumexperimente (Institut pour l'expérimentation dans l'espace) fondé par Eliasson, «une espèce de projet pilote de l'Université des beaux-arts à Berlin, très interdisciplinaire, qui a eu une grande influence sur ma vision et mes méthodes».

PROFIL

1987 Naissance à Morges.**2006** Ecole cantonale d'art du Valais.**2007-2013** Université des beaux-arts de Berlin, études auprès d'Olafur Eliasson.**2014** «Future Fossil Spaces», MCBA, Lausanne.**2026** Expositions à Genève, Los Angeles, Hobart, Venise, Mexico.

Comment crée-t-il? «Je pars, généralement, d'un moment intime. D'une rencontre avec un paysage, un écosystème, un sujet. Il se crée alors une certaine alchimie. Il se passe des choses. Une grande partie de mon travail cristallise sur le terrain en contact direct avec le vivant, avec la planète. A partir de cette intuition, d'une expérience vécue, quelque chose naît que j'essaie de précipiter dans une forme.»

Multiplicité des visions

La sensation, l'intuition qui mène à l'œuvre va toujours de pair, dit-il, avec des recherches étendues. On peut voir, par exemple, au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne, une pyramide de noix de coco enrobées de plomb, semblables à des boulets de canon. *Pacific Fiction – Study for Monument* (2016) revient sur les essais atomiques américains aux îles Marshal et sur l'atoll de Bikini, notamment. Ici, les arts plastiques rencontrent l'histoire, la colonisation, la guerre, la science, la nature et les cultures micronésiennes. Chez Olivier Varenne, un bloc de charbon poli, éclairé, brille par sa beauté, mais raconte aussi sa destruction programmée et la pollution qu'il occasionne à l'échelle industrielle. A celui ou celle qui regarde, *Coalface* (2024) renvoie son reflet déformé.

«J'essaie toujours, dit Julian Charrière, de regarder le monde à travers d'autres disciplines; de voir comment d'autres démarches permettent de comprendre le monde, de le décortiquer, peut-être de le reconstruire. Voilà pourquoi je travaille avec des scientifiques, des musiciens, des écrivains. C'est dans la multiplicité des visions que, parfois, j'arrive à figer la mienne.»

A Berlin, son studio compte 25 personnes, mais il continue de le partager avec d'autres artistes comme durant ses études. Une participation à la Biennale d'architecture de Venise, l'an 2014 marqué par une grande exposition au MCBA de Lausanne et le Prix Manor ont constitué des étapes décisives vers la reconnaissance internationale dont il jouit aujourd'hui et dont il use pour évoquer la crise planétaire. «L'art a un rôle très important à jouer. Il peut nous permettre d'approcher, par d'autres sens que l'intellect, certaines abstractions liées au réchauffement climatique, à l'acidification des océans, à la crise du vivant. Ça reste au cœur de ma démarche. Je suis en train de mettre sur pied une fondation, Art for Nature, où artistes et scientifiques pourront travailler en tandem ou, simplement, s'inspirer mutuellement.» ■

Julian Charrière & Jannis Kounellis. Une exposition à la Galerie Olivier Varenne, à Genève, jusqu'au 26 octobre. «Pacific Fiction – Study for Monument» est à voir dans la collection permanente du MCBA à Lausanne.